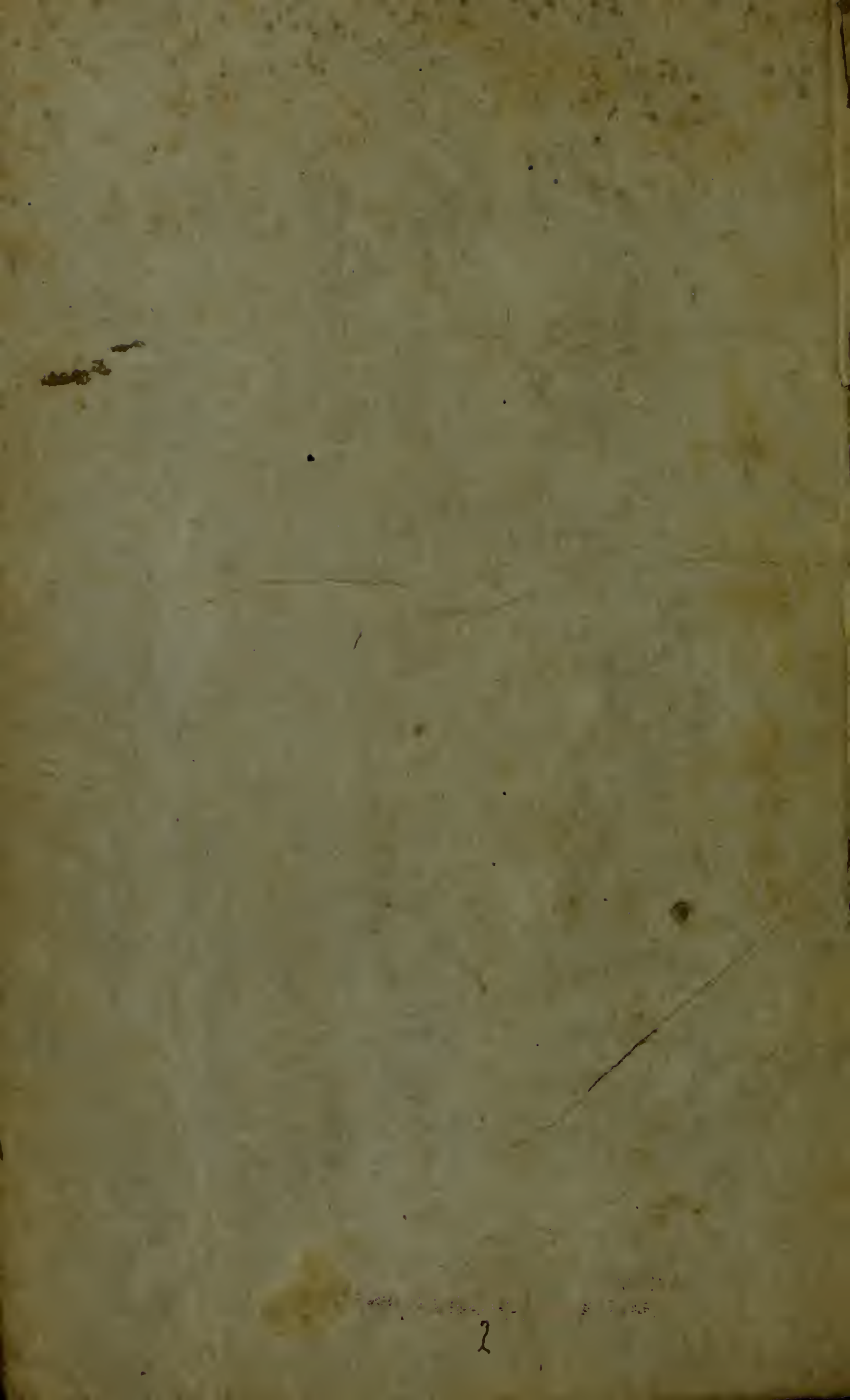
La
Manie des Places



LA

MANIE DES PLACES,

OU

LA FOLIE DU SIÈCLE,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE,

PAR MM. SCRIBE ET BAYARD,

REPRÉSENTÉE, POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE DE MADAME, PAR LES COMÉDIENS ORDINAIRES DE SON ALTESSE ROYALE, LE 19 JUIN 1828.

PRIX : 2 FR.

---

page 12. lettre



PARIS,

POLLET, LIBRAIRE,

ÉDITEUR DU RÉPERTOIRE DU THÉATRE DE MADAME,

RUE DU TEMPLE, N° 36.

1828.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
Mr DE BERLAC	Mr NUMA.
Mr DE NOIRMONT, ancien inspecteur général	M DORMEUIL.
FRÉDÉRIC DE RINVILLE	Mr PERRIN.
Mr DUFOUR, employé au Mont-de-Piété.	Mr KLEIN.
GEORGES, commis de l'hôtel garni	Mr ALLAN.
Mme PRESTO, tenant un hôtel garni	Mme JULIENNE.
JULIETTE, sa fille	Mme DORMEUIL.
JOSEPH, domestique de l'hôtel.	
UN DOMESTIQUE.	

(*La Scène se passe, à Paris, rue de Rivoli, dans l'Hôtel garni tenu par madame Presto.*)

Nota. S'adresser, pour la musique de cette pièce et pour celle de tous les ouvrages représentés sur le Théâtre de MADAME, à M. THÉODORE, Bibliothécaire et Copiste, au même Théâtre.

Vu au Ministère de l'Intérieur, conformément à la décision de Son Excellence, en date de ce jour. Paris, ce 18 juin 1828.

Par ordre de Son Excellence,

Le chef du Bureau des Théâtres,

Signé COUPART.

LE LIBRAIRE POLLET *étant seul Éditeur des ouvrages de M.* SCRIBE, *on trouve chez lui tous les Vaudevilles de cet auteur.*

Imprimerie de J. SMITH, rue Montmorency, n° 16.

LA

MANIE DES PLACES,

OU

LA FOLIE DU SIECLE,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE.

Le théâtre représente une grande salle de l'hôtel; porte au fond, et deux portes latérales sur les derniers plans.—Sur le premier plan, à gauche et à droite, portes d'appartemens au-dessus desquelles sont des numéros; la porte à gauche de l'acteur, qui est celle de M. de Berlac, doit porter le n° 54.—A droite, sur le devant, une table et tout ce qu'il faut pour écrire: on doit y voir un grand livre où sont inscrits les noms des voyageurs.

SCÈNE PREMIÈRE.

FRÉDÉRIC, GEORGES *.

GEORGES.

Comment, vous ici, M. Frédéric de Rinville?

FRÉDÉRIC.

Eh! mon pauvre Georges, par quel hasard dans un hôtel garni?.... et premier garçon, à ce qu'il me semble?

GEORGES.

Du tout, Monsieur.... premier commis; ce qui est bien différent.... et puis la situation fait tout—: un hôtel, rue de Rivoli! ce n'est pas déroger..... on ne reçoit ici que des ducs, des marquis, des princes étrangers.... Nous avons manqué avoir les Osages.

FRÉDÉRIC.

Je ne sais pas alors si moi, qui ne suis ni prince, ni marquis, ni Os.....

GEORGES.

Vous avez 50,000 liv. de rente; c'est reçu partout.... et puis, vous avez des amis qui vous sont dévoués. Elevé près de vous, ayant presque fait mes études, en vous

* Le premier acteur inscrit tient toujours en scène la gauche du spectateur.

voyant faire les vôtres, je pouvais solliciter comme tout le monde, mais, dans cette maison, j'ai pris d'autres idées.

Air *de Marianne.*

Ici, je deviens philosophe....
Nous logeons des solliciteurs
Dont j'ai vu mainte catastrophe
Emporter toutes les grandeurs.
Je veux souvent
Suivre en avant
Les gens heureux que protége un bon vent;
Ils sont montés....
A leurs côtés
Je rêve aussi des rangs, des dignités;
Mais qu'une tempête survienne,
Je les vois revenir confus,
Pleurant les places qu'ils n'ont plus,
Et je reste à la mienne.

Aussi, je n'ai pas d'autre ambition que de rester ici... et de m'y marier....

FRÉDÉRIC.

Je comprends.... tu aimes l'hôtesse....

GEORGES.

Pas tout-à-fait.... j'aime sa fille sérieusement, et je serais déjà son mari sans un procès que nous suscite un concurrent... car je suis malheureux, moi! il y a toujours de la concurrence.... Mais vous avez l'air préoccupé, inquiet.... et moi qui vous ennuie de mes affaires.

FRÉDÉRIC.

Ecoute.... tu es un garçon actif, discret, intelligent: j'ai toujours eu besoin de ton zèle, et maintenant plus que jamais.

GEORGES.

Parlez, monsieur Frédéric.... Faut-il courir?... faut-il vous suivre?

FRÉDÉRIC.

Dis-moi.... n'avez-vous pas dans cet hôtel un voyageur arrivé depuis peu... tête poudrée, air enjoué.... œil vif, même un peu hagard.... toujours allant, venant, parlant de son crédit, et jetant à tort et à travers des espérances, des cordons et des places.

GEORGES.

Si, Monsieur.... il y en a ici beaucoup.... nous en

voyons tous les jours.... parce que, comme je vous disais tout-à-l'heure.... la situation.... vis-à-vis les Tuileries et à côté d'un ministère....

FRÉDÉRIC.

Eh! ce n'est pas de cela qu'il s'agit, mais de quelqu'un que tu as dû voir chez moi. .. tu le connais.... M. de Berlac.

GEORGES.

Non, non.... mais Julien, votre valet de chambre, m'en a souvent parlé.... Attendez donc.... vous aimiez sa fille.

FRÉDÉRIC.

Oh! je l'aime plus que jamais.... le jour du mariage était fixé ... j'allais être heureux, lorsqu'aux dernières élections il prit fantaisie à mon beau-père de se porter candidat.... J'avais quelque influence; il comptait sur moi.... il avait raison.... j'aurois tout fait pour lui, excepté d'en faire un député.

Air *de Julie.*

Pour lui j'aurais donné ma vie;
Mais il s'agissait, en ce jour,
Des intérêts de ma patrie,
J'oubliai ceux de mon amour.
Oui, l'on doit, s'immolant soi-même,
Préférer toujours, en bon fils,
La mère qui nous a nourris
A la maîtresse qui nous aime.

M. de Berlac ne doutait pas du succès; il faisait déjà des discours superbes qui nous ennuyaient à mourir.... il commanda son habit qui devait servir à un autre.... cela s'est vu quelquefois.... Enfin, le jour fatal arriva.... il n'eut pas une voix, pas même la mienne.... Juge de sa colère.... Dès-lors, plus d'amitié entre nous, plus de mariage.... il me bannit de sa présence; il ne veut même que pas mon nom soit prononcé devant lui.

GEORGES.

Ma foi, monsieur, à votre place, je l'aurais envoyé à la chambre.... il ne penserait pas à faire sa fortune, puisqu'elle est faite... il est aimé, estimé... c'est ce qu'il faut, je crois.

FRÉDÉRIC.

Assurément, c'est un excellent homme... mais la tête...

GEORGES.

La tête ?..

FRÉDÉRIC.

Oui, oui... plus rien !.. c'est fini !

GEORGES.

O ciel ! que dites-vous là ? ah ! ça il lui est donc arrivé quelque malheur?

FRÉDÉRIC.

Une maladie assez à la mode aujourd'hui... une ambition rentrée... L'échec qu'il venait de recevoir aux élections avait déjà donné à son esprit, un peu faible, un nouveau degré d'exaltation, lorsqu'un matin il lit dans le Moniteur, partie officielle : « M. de Berlac vient enfin d'être nommé conseiller d'état. » Juge de sa joie, de son ravissement !.. Le jour de la justice est donc enfin arrivé !.. il court chez tous ses amis, même chez moi, avec qui il était brouillé... il m'offre son crédit, sa protection; car le voilà en place, le voilà conseiller d'état... il le fut en effet toute la journée; mais le lendemain, l'implacable Moniteur lui apprit sa destitution.

GEORGES.

Sitôt que cela ?

FRÉDÉRIC.

Il n'avait pas été nommé; c'était par erreur.

GEORGES.

Du ministère?

FRÉDÉRIC.

Non, de l'imprimeur... une faute d'impression... une lettre changée... M. de Berlac, au lieu de Gerlac... erreur bien permise entre deux mérites aussi inconnus l'un que l'autre... Mais vois à quel point une lettre, un jambage de plus ou de moins peut influer sur la raison humaine !.. il a été accablé du coup, et son cerveau, déjà malade, n'a pu supporter la perte d'une place qu'il n'avait jamais eue.

GEORGES.

Je crois bien : on s'habitue si vite... Si, encore en le destituant, on lui avait donné des consolations, des dédommagemens; enfin, une place supérieure... comme cela se pratique... quelquefois.

FRÉDÉRIC.

De ce côté-là, sois tranquille, rien ne lui manque... il s'est donné de lui-même des cordons, des dignités, des porte-feuilles... il ne se refuse rien.

GEORGES.

Comment, monsieur?...

FRÉDÉRIC.

C'est là sa folie... aujourd'hui, il se nomme chef de division; demain, secrétaire général.... après-demain, ministre... et puis il recommence... toujours enchanté de sa nomination, qui, du reste, ne peut faire crier personne; car il est impossible d'exercer avec plus de probité... tout au mérite, rien à la faveur... Enfin, mon ami, comme je te le disais, une folie complète.

Air *du Charlatanisme.*

Partout il admet tour à tour
La justice et l'économie;
Même on m'a dit que, l'autre jour,
Dans un beau moment de folie....
Trouvant le budget trop pesant,
Il s'est ôté son ministère....
Et, pour être moins exigeant,
Pour mieux sentir la valeur de l'argent,
Il s'est nommé surnuméraire.

GEORGES.

Voyez-vous cela?

FRÉDÉRIC.

A cela près, un excellent homme... bon père, bon ami, causant de la manière la plus sage, et la plus raisonnable, sur tous les sujets... un seul excepté...

GEORGES.

Ce n'est pas possible.

FRÉDÉRIC.

Si vraiment... semblable à Don Quichotte, qui n'extravaguait que lorsqu'il était question de chevalerie... M. de Berlac ne perd la tête que quand il s'agit de places ou de dignité... L'un prenait des auberges pour des châteaux... et celui-ci prend toutes les maisons pour des ministères.

GEORGES.

Je comprends, monsieur...

Air *de l'Artiste.*

Don Quichotte moderne,
Il prendrait en chemin
Tel orateur qu'on berne
Pour l'enchanteur Merlin,
Un ministre en disgrace
Pour quelque mécréant,
Et bien des gens en place
Pour des moulins à vent.

Et dans quelle maison... dans quel ministère est-il en ce moment?

JULIETTE, en dedans.

Georges! Georges!

FRÉDÉRIC.

Chut!.. quelqu'un.

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENS, JULIETTE, *sortant de la chambre du fond, à gauche.*

JULIETTE, accourant.

Georges! Georges!... Ah! M. Georges.

GEORGES, bas à Frédéric.

C'est elle, monsieur... la jeune personne...

JULIETTE.

Maman vous recommande les voyageurs qui sont arrivés cette nuit.

FRÉDÉRIC, vivement.

Des voyageurs!.. Permettez, mademoiselle.. qui sont-ils? savez-vous?

JULIETTE.

Mais, M. de Noirmont... cet inspecteur général qui est déjà venu l'année dernière.

FRÉDÉRIC.

Ah! ce n'est pas cela (*). (*Il passe à la gauche de Juliette.*)

GEORGES.

Moi qui ne suis ici que depuis six mois, je ne le connais pas; je ne l'ai pas vu.

JULIETTE.

Je crois bien... Cette nuit, on vous a fait appeler longtemps sans pouvoir vous réveiller... M. Georges a le sommeil très-dur... Eh bien, venez-vous?.. on vous attend.

FRÉDÉRIC.

Pardon, mademoiselle... j'ai deux mots à lui dire, et je vous le renvoie.

GEORGES.

Si c'est possible, mademoiselle Juliette.

JULIETTE, à part.

Il y a toujours des importuns... (*Haut.*) Comme vous

---

* Georges, Juliette, Frédéric.

voudrez... C'est que M. Dufour, que vous n'aimez pas, ni moi non plus, est là-bas près de maman, il lui parle, et...

GEORGES.

Vrai!.. M. Dufour... cet intrigant... cet imbécille... un commissaire au Mont-de-Piété... (*A Fréderic.*) C'est mon rival, monsieur.

JULIETTE.

Monsieur Georges...

FRÉDÉRIC.

Rassurez-vous, mademoiselle... je sais tout... et s'il y a des obstacles à votre bonheur ; je les lèverai... peut-être... avez-vous confiance en moi?

JULIETTE.

Dame ! monsieur, ça commence à venir...

FRÉDÉRIC.

A la bonne heure... Cela dépend de Georges.

AIR *du Piége.*

S'il peut me servir aujourd'hui,
Je vous marie.

JULIETTE.

Monsieur, je vous réponds de lui.
Ah ! quelle ivresse !
Mais vous tiendrez votre promesse.

FRÉDÉRIC.

Comptez sur moi, s'il réussit.

GEORGES.

Parlez, monsieur.... j'aurai, je pense,
Cent fois plus d'adresse et d'esprit
En songeant à la récompense.

JULIETTE.

Maintenant, je n'ai plus peur de M. Dufour... et je vais faire prendre patience à maman.... Adieu, monsieur.... adieu. (*Elle rentre dans l'appartement du fond à gauche.*)

SCÈNE III.

GEORGES, FREDÉRIC.

GEORGES.

Est-elle gentille!.. et vous consentiriez?..

FRÉDÉRIC.

A servir tes amours?.. Mais certainement, si tu parviens à servir les miens.

GEORGES, riant.

Moi, monsieur!

FRÉDÉRIC.

Oui, toi... si tu m'aides à retrouver M. de Berlac.

GEORGES.

Est-ce qu'il est comme sa raison ?.. Est-ce qu'il est égaré ?

FRÉDÉRIC.

Eh! sans doute... voilà ce qui cause mon inquiétude... je suis à sa poursuite... Sa fille Emilie, qui vient d'arriver à Paris, me mande que, depuis six jours, son père a disparu; qu'il a quitté son château, sa province... en lui laissant la lettre que voici et qu'elle m'envoie... (*Il lit.*) « Ma chère « Emilie, je suis obligé de partir à l'instant et sans t'embras- « ser. On vient de créer pour moi un nouveau ministère... « Viens donc me rejoindre dès que tu pourras... tu me « trouveras à Paris, dans mon hôtel....

« Mon excellence,

DE BERLAC. »

GEORGES.

Je comprends... son excellence est perdue.

FRÉDÉRIC.

Précisément.

GEORGES.

Et où la retrouver ?

FRÉDÉRIC.

D'après les renseignemens que j'ai pris, une voiture de poste, à peu près semblable à la sienne, a passé hier dans ce quartier... Mais dans quel hôtel s'est-il arrêté ?

GEORGES.

Je les connais tous... je verrai, je m'informerai...

FRÉDÉRIC.

C'est le service que j'attendais de toi ; et si tu peux réussir... je te marie... je t'assure une place auprès de moi.

GEORGES.

Une place auprès de vous !.. Nous le trouverons, monsieur... nous le trouverons.

FRÉDÉRIC.

Mon bonheur en dépend... J'ai promis à Emilie de lui ramener son père; et pourtant je ne puis me montrer à ses yeux... car, s'il me reconnaissait, il ne voudrait pas me suivre... Il faut donc que ce soit toi seul qui paraisses, qui te charges de tout... Mais, je te recommande, dans toutes tes mesures, les plus grands égards.

GEORGES.

Oui, monsieur... oui, je comprends... comptez sur moi.

(*On sonne.*) Mais pardon... on s'impatiente... on y va... Mon mariage, et une place, n'est-ce pas?

FRÉDÉRIC.

Pour l'argent, ne l'épargne pas... et si tu as le bonheur de le retrouver, tâche, avec esprit, et sans violences, de ne plus le quitter; de t'en assurer, afin de le conduire à la maisou dont voici l'adresse. (*Il lui donne une adresse.*)

GEORGES.

Soyez tranquille. (*On sonne encore.*)

SCÈNE IV.

FRÉDÉRIC, GEORGES, Mme PRESTO.

Mme PRESTO.

Eh bien! Georges... vous n'entendez pas.

GEORGES.

Si, madame...., car je prenais les ordres de monsieur.

AIR : *La voilà.... de frayeur* (DE LÉONIDE).

ENSEMBLE.

Tu m'entends,
Je t'attends,
Je compte sur ton zèle;
Tu m'entends,
Tu comprends,
Vous serez tous contens.

Mme PRESTO.

Allez donc,
Partez donc,
On sonne, on vous appelle;
Allez donc,
Partez donc,
Quel bruit dans la maison.

GEORGES.

On y va,
Me voilà;
Oui, comptez sur mon zèle;
On y va,
Me voilà,
On le retrouvera.

FRÉDÉRIC.

Je vais bien vite au ministère,
Où j'ai du monde à prévenir,
Dans la crainte que mon beau-père
Ne veuille d'abord y courir.

Mme PRESTO.

Mais allez donc, dans l'antichambre,
J'entends des députés sonner;
Ils demandent leur déjeûner
Avant de se rendre à la chambre.

(*On sonne.*)

Reprise de l'air.

ENSEMBLE.

FRÉDÉRIC.

Tu m'entends, etc., etc.

Mme PRESTO.

Allez donc, etc., etc.

GEORGES.

On y va, etc.

(*Frédéric sort par le fond; Georges entre dans la chambre du fond, à droite.*)

SCÈNE V.

Mme PRESTO (*seule.*)

Je ne sais pas où ce garçon-là a la tête... Quoi qu'en dise ma fille, ce n'est pas le gendre qu'il me faut... il nous aime, et voilà tout,... tandis que M. Dufour;... il ne nous aime pas celui-là;... au contraire... il plaide contre nous.

AIR : *Qu'il est flatteur d'épouser celle.*

A nous poursuivre il se dispose ;
Je le ménage.... A mon avis
On doit plus soigner, et pour cause,
Ses ennemis que ses amis.
Lorsque les beaux jours disparaissent,
Quand vient le malheur... on sait ça,
Les amis souvent nous délaissent,
Les ennemis sont toujours là.

Ah! voici M. de Noirmont, notre inspecteur général.

SCÈNE VI.

Mme PRESTO, M. DE NOIRMONT

(*qui entre, en rêvant, par la porte du fond, à droite, et se dirigeant vers la chambre de M. de Berlac.*)

Mme PRESTO.

J'ai bien l'honneur de présenter mes respects à M. l'inspecteur général.

M. DE NOIRMONT.

Ah! c'est vous, madame Presto.

Mme PRESTO.

M. l'inspecteur est arrivé hier au soir si tard, que je n'ai pu avoir le plaisir de lui présenter mes hommages... Mais j'espère qu'on a eu les soins, les égards qui sont dus à M. l'inspecteur général.

M. DE NOIRMONT (*de mauvaise humeur.*)

Monsieur l'inspecteur général, monsieur l'inspecteur général; vous pouvez bien m'appeler M. de Noirmont. Il me

semble que ce nom vaut bien l'autre, qui me choque, qui me déplaît.... je ne puis souffrir qu'on me le donne.... surtout depuis qu'on me l'a ôté.

Mme PRESTO.

Comment! monsieur ne serait plus inspecteur général?

M. DE NOIRMONT.

Eh! voilà une heure que je vous le dis. Vous n'avez donc pas là le Moniteur?

Mme PRESTO.

Je m'y abonne, monsieur; mais je ne le lis pas... et monsieur a été destitué?

M. DE NOIRMONT.

Oui, ma chère amie : voilà comme on récompense les services... Moi qui étais en place depuis vingt ans.... sous tous les gouvernemens, sous tous les ministères!... Aussi, je venais ici pour réclamer... et pour voir s'il n'y aurait pas moyen d'être dédommagé.

Mme PRESTO.

C'est bien difficile maintenant.

M. DE NOIRMONT.

Moins que vous ne le croyez... (*à voix basse*) et vous-même, si vous voulez, vous pouvez m'être utile... me seconder.

Mme PRESTO.

Moi, monsieur!...

M. DE NOIRMONT.

Silence.... il y a ici.... dans cet hôtel, un homme puissant.... un grand personnage.... un ministre, en un mot...

Mme PRESTO.

Que me dites-vous là?

M. DE NOIRMONT.

C'est moi qui l'ai amené dans votre hôtel.

Mme PRESTO.

Je logerais une excellence!

M. DE NOIRMONT.

Je l'ai rencontré hier à Fontainebleau, où sa voiture venait de se briser... Il pressait les ouvriers, disant qu'il était attendu à Paris; et, se promenant avec impatience, il laissait échapper les mots de conseil de ministres... projets de loi... porte-feuille...Ces paroles mystérieuses, ce regard bienveillant, cet air de dignité, tout en lui me surprit, m'imposa. Je me hasardai à lui offrir dans ma chaise de poste

une place, qu'il a daigné accepter; et, tout en roulant, il m'a avoué lui-même qu'on le rappelait de sa campagne pour lui confier un porte-feuille.

Mme PRESTO.

Lequel?

M. DE NOIRMONT.

C'est ce que j'ignore; car il parlait à la fois de finances, de la guerre, de la marine, et il se pourrait qu'il fût honoré de la présidence.

Mme PRESTO.

Bonté de Dieu!

M. DE NOIRMONT.

Silence... il est là... dans cette chambre, n° 54.

Mme PRESTO.

Et vous l'avez amené dans mon hôtel?

M. DE NOIRMONT.

Il n'en connaissait point, et je lui ai indiqué celui-ci.

Mme PRESTO.

Quelle reconnaissance!

M. DE NOIRMONT.

Il ne tient qu'à vous de me la prouver... Autant que j'ai pu en juger (*élevant la voix en se tournant du côté de la chambre de M. de Berlac*), c'est un homme intègre, impartial... qui vient ici avec des idées de justice et d'économie....

Mme PRESTO.

Croyez-vous qu'il reste long-temps?

M. DE NOIRMONT.

Ah!... raison de plus pour se hâter... Mais vous sentez bien qu'avec un pareil homme, je me suis bien gardé de rien demander... de parler de moi ou de mes services... D'abord, il n'est pas dans mon caractère de solliciter ou d'intriguer... on sait ce que je vaux... Vous le savez, vous, madame Presto?

Mme PRESTO.

Certainement.

M. DE NOIRMONT.

Eh bien, vous pouvez le dire à son excellence....lui parler des injustices dont j'ai été la victime, de tout le bien que j'ai fait....de cette brochure que j'ai fait faire...et surtout de cette place de receveur particulier qui est vacante, à Paris, et que je sollicite pour mon gendre..., et tout cela, négligemment... sans affectation par manière de conversa-

tion, et comme choses de notoriété publique; le tout, sans vous compromettre....car vous n'êtes pas censée savoir que c'est un ministre; vous ne voyez en lui qu'un simple particulier, qui vient loger et déjeûner chez vous.

Mme PRESTO.

Vous avez raison....moi qui n'y pensais pas!..*(allant vers la porte du fond)* Le déjeûner de monseigneur.

M. DE NOIRMONT, l'arrêtant.

Silence donc.... attendez au moins qu'il le demande, et surtout n'allez pas donner à ce déjeûner une dénomination ministérielle. C'est un déjeûner incognito.

Mme PRESTO.

Soyez tranquille.

M. DE NOIRMONT, écoutant et regardant à la porte de la chambre de M. de Berlac.

On a parlé... il est levé... oh! ma foi... je n'y tiens plus.

(il frappe à la porte.)

M. DE BERLAC, en dedans.

Qu'est-ce? qui est là?

M. DE NOIRMONT.

Monseigneur est-il visible?

M. de BERLAC, de même.

Oui.

M. DE NOIRMONT.

Peut-on entrer?

M. DE BERLAC.

Entrez...

M. DE NOIRMONT.

Entendez-vous... il a dit: Entrez.

Mme PRESTO.

Il l'a dit.

M. DE NOIRMONT.

Quelle bonté!.... mais surtout Mme Presto, de la discrétion....la plus grande discrétion....Entrez... j'entre.

(il entre dans la chambre.)

SCÈNE VII.

Mme PRESTO, puis DUFOUR.

Mme PRESTO.

Je ne puis revenir encore d'une semblable aventure...et

il y aura bien du malheur..si je n'en profite pas. (*M. Dufour entre par la porte du fond*) Ah ! monsieur Dufour, vous voilà!

M. DUFOUR. (*)

Oui, ma belle dame....et je reçois à l'instant de mon avoué une lettre que je m'empresse de vous communiquer.

Mme PRESTO.

Une lettre !.... votre avoué.... vous savez bien qu'il n'y a plus de proces entre nous.

M. DUFOUR.

Comme vous voudrez... je suis en mesure. Je suis principal locataire; et en faisant rompre un bail que le propriétaire vous a fait en fraude de mes droits.... je vous renvoie de cet hôtel, qui est déjà achalandé rue de Rivoli...une exposition superbe...et je vous ruine.

Mme PRESTO.

Monsieur Dufour.

M. DUFOUR.

Ou je reste avec vous, comme votre associé.....comme votre gendre...c'est à vous de choisir.

Mme PRESTO.

Vous savez bien que mon choix est déjà fait.

Mme DUFOUR.

Oui, mais à condition que vous donnerez à votre fille une dot proportionnée à mon amour; et vous savez que je l'aime beaucoup.

M. PRESTO,

Beaucoup trop ; votre tendresse est d'une exigence..... mais si au lieu d'une dot assez modique, je vous faisais avoir une belle place.

M. DUFOUR.

Que dites-vous ?

Mme PRESTO.

Une place de receveur des finances à Paris.

M. DUFOUR.

Pas possible... moi !

Mme PRESTO.

Si, j'en réponds !

M. DUFOUR.

Moi ! M. Dufour, commissaire au Mont-de-Piété.

---

* Dufour, Mme Presto.

AIR *des Scythes.*

Moi, receveur! quel bonheur! quelle place!
Se pourrait-il?

Mme PRESTO.

Mais soyez notre ami.

M. DUFOUR.

Parlez... pour vous, que faut-il que je fasse?
Neuf ans encor vous resterez ici :
Plus de procès entre nous... c'est fini.
J'en perds l'esprit.

Mme PRESTO.

Entrez dans ma famille.

M. DUFOUR.

C'est un honneur que j'ai toujours cherché.
Vite un contrat... J'adore votre fille,
Et vous aussi... par dessus le marché.

De plus, j'épouse sans dot.

Mme PRESTO.

C'est dit: touchez là, mon gendre.

M. DUFOUR.

Et quels sont vos desseins?

Mme PRESTO.

Laissez-moi faire, et taisez-vous. Le voici.

M. DUFOUR.

Qui donc?

Mme PRESTO.

Silence!

SCÈNE VIII.

M. DUFOUR, Mme PRESTO, M. DE BERLAC, M. DE NOIRMONT.

M. DE BERLAC.

Oui, monsieur, je diminue le budget... j'éclaircis les comptes; je les mets à la portée de tout le monde.... Les voilà : regardez... vous n'y voyez pas encore?... Approchez des lumières... n'ayez pas peur... ça ne mettra pas le feu. . Des lumières partout... je ne les crains pas... je veux qu'on y voie.

Mme PRESTO.

Comme monsieur voudra.., mais comme il fait grand jour...

M. DE BERLAC.

Grand jour! ma chère amie. Oui, vous avez raison...c'est un grand jour... le jour de la réconciliation, du bonheur général; car je veux désormais que tous nos administrés, que tous nos contribuables soient heureux... Quand une fois, par hasard, ils auraient de l'agrément pour leur argent... où serait le mal?

M. DE NOIRMONT, à part.

Voilà bien le ministre le plus original...

M. DE BERLAC.

Et puis quand je m'en irai, je leur dirai: « Mes enfans, « me voilà... Rien dans les mains, rien dans les poches. « Regardez dans les vôtres, et comptez... Comme cela, on « se sépare bons amis... une poignée de main, et votre ser- « viteur de tout mon cœur, je m'en vais déjeûner. » — Car nous déjeûnons, n'est-il pas vrai?

M. DE NOIRMONT.

Moi, c'est déjà fait; mais vous, n'est-ce pas madame l'hôtesse? (*Il avance un fauteuil pour M. de Berlac*).

Mme PRESTO.

Oui, monsieur... oui, monsieur.

M. DE NOIRMONT, bas à Mme Presto.

Commencez donc sur-le-champ... il n'y a pas de temps à perdre.

Mme PRESTO.

N'ayez pas peur (*à M. de Berlac avec volubilite*). On va le monter à l'instant... un déjeûner soigné et délicat.. mon mari est en bas à la cuisine, qui a voulu s'en occuper lui-même... et mon mari est un homme... c'est un homme, celui-là!

M. DE BERLAC.

C'est un cuisinier.

Mme PRESTO.

Cuisinier par excellence... Quand je parle d'excellence... il y en a beaucoup qui auraient voulu l'avoir... et il a toujours refusé, à cause de l'indépendance de ses opinions... Celui qui aurait l'esprit de se l'attacher ne s'en repentirait pas.

M. DE BERLAC.

Vraiment. (*Il tire un calepin de sa poche.*)

M. DE NOIRMONT.

Il ne s'agit pas de cela... allez donc au fait.

Mme PRESTO.

C'est une manière d'y arriver. (*à M. de Berlac*) Et à un grand seigneur, à un ministre, par exemple, pour qui j'aurais de l'amitié, je ne souhaiterais point d'autre chef d'office que mon mari... (*M. de Berlac s'assied*) c'est un cadeau que je lui ferais.

M. DE BERLAC.

Son nom ?

Mme PRESTO.

Presto, cuisinier italien.

M. DE BERLAC.

Cuisinier bouffe.

Mme PRESTO.

Connu par la vivacité de son exécution... avec lui on n'attend jamais, et l'on dîne toujours de bonne heure. (*à part*) Et le déjeûner qui n'arrive pas.. (*Elle va vers le fond.*)

M. DE BERLAC.

Ses titres ?

Mme PRESTO, revenant et s'approchant de M. de Berlac, qui est assis.

Auteur d'un traité sur le macaroni; attaché au dernier conclave en qualité de restaurateur; employé au congrès de Vérone; et, dans les cent jours, il a refusé une place de cinquante napoléons, chez un chambellan dont la fortune était douteuse et les opinions suspectes.

M. DE BERLAC, se levant.

C'est bien : il aura quinze cents francs...

AIR : *Mon père était pot.*

Oui, les dîners sont dans nos mœurs;
Chez moi, je veux qu'on dîne.
J'ouvre aux penseurs, aux orateurs,
Ma table et ma cuisine.
Mais,
Malgré mes mets
Et mes vins,
Divins,
Les lois, l'honneur, la charte,
Seront respectés,
Et nos libertés
Ne paîront pas la carte.

(*Juliette entre, suivie d'un domestique qui porte un petit guéridon sur lequel se trouve le déjeûner.*)

Mme PRESTO.

Voici le déjeûner.

M. DE NOIRMONT, bas à Mme Presto.

Mais parlez donc de moi.

Mme PRESTO.

Nous y voilà... (*M. de Berlac s'assied.... Mme Presto est à côté de lui, à sa gauche.... Juliette et M. Dufour, à droite.... M. de Noirmont auprès de Mme Presto.*)

M. DE BERLAC.

Beau déjeûner! (*Regardant Juliette*) Jolie fille... (*montrant Dufour*) et celui-là, c'est votre mari... madame Presto, dont vous me parliez tout-à-l'heure?

JULIETTE.

Non, monsieur... ce n'est pas là mon père... N'est-ce pas maman?

Mme PRESTO.

C'est un homme du plus grand mérite... un comptable! un administrateur... et s'il y avait une justice au monde, il y a long-temps qu'il serait receveur.

M. DE BERLAC.

Comment cela?

Mme PRESTO.

Il en a exercé les fonctions en secret, pour un homme nul et sans talens, qui en avait le titre et les appointemens, tandis que lui en remplissait la place... avec un zèle, une intégrité... C'est cette place de receveur particulier qui est maintenant vacante...

M. DE BERLAC.

Que me dites-vous là?

M. DE NOIRMONT, bas à Mme Presto.

Y pensez-vous! cette place que j'ai en vue pour mon gendre!

Mme PRESTO.

Ecoutez donc, j'ai aussi une fille à marier.

M. DE BERLAC.

Voilà qui n'est pas juste: et la justice avant tout... il aura la place... Son nom?

Mme PRESTO.

M. Dufour, commissaire au Mont-de-Piété. (*Bas à Dufour*) Vous avez votre place.

M. DE NOIRMONT.

Madame Presto, voilà qui est bien peu délicat.

Mme PRESTO, de même.

La famille avant tout.

M. DE NOIRMONT, à part.

Je vois bien qu'il faut que je me soigne moi-même. (*haut*) Madame Presto, a-t-on apporté les exemplaires de mon dernier ouvrage ?

M. DE BERLAC.

Un ouvrage ! qu'est-ce que c'est ; et de qui ?

Mme PRESTO.

De M. de Noirmont.

M. DE NOIRMONT.

Allez donc... allez donc...

Mme PRESTO.

Un homme très-capable, et qui joint aux plus grands talens le plus beau caractère... Il a été inspecteur général pendant vingt ans, et a donné sa démission pour cause d'économie publique.

M. DE BERLAC.

Il serait possible !

Mme PRESTO.

M. de Noirmont... c'est connu... tout le monde vous le dira.

M. DE BERLAC, se levant de table.

Une injustice à réparer... c'est mon affaire, c'est mon état... (*allant à M. de Noirmont**) Mon ami, j'ai besoin dans mon ministère d'un secrétaire général... Touchez là... je vous nomme... Voilà comme je suis... c'est toujours cela en attendant mieux.

M. DE NOIRMONT.

Ah ! monseigneur ! une pareille faveur...

DUFOUR, à Mme Presto.

Monseigneur !... que dit-il ?

M. DE NOIRMONT.

C'est le ministre lui-même.

JULIETTE.

Un ministre dans la maison ! moi qui n'en avait jamais vu.

Mme PRESTO.

Ah ! monseigneur ! votre excellence me pardonnera-t-

* Mme Presto, M. de Noirmont, M. de Berlac, M. Dufour, Juliette.

elle la liberté, la familiarité avec laquelle je vous ai parlé... Moi, d'abord, je dis tout ce que je pense.

M. DE BERLAC.

Il n'y a pas de mal... qu'ils sont doux, qu'ils sont inappréciables les avantages de l'incognito! .. un ministre doit tout entendre et tout voir par lui-même... c'est le seul moyen de connaître la vérité et de faire des choix estimables. M. Presto sera cuisinier du ministère, M. Dufour receveur des finances, et M. de Noirmont secrétaire général.

TOUS, s'inclinant.

Ah! monseigneur!...

M. DE BERLAC.

C'est bon... je n'exige rien, que votre estime.... votre amitié... et une prise de tabac... En usez-vous?

DUFOUR, lui donnant une tabatière.

En voici, monseigneur.

M. DE BERLAC, prenant la tabatière.

C'est bien... *(Il prend une prise et dit, en rêvant).* Je suis fâché d'être ministre, à présent... si je n'étais pas ministre je me serais fait nommer directeur général des droits réunis.

M. DE NOIRMONT.

Y pensez-vous?

M. DE BERLAC, froidement.

C'est agréable... on a toujours du bon tabac.

M. DE NOIRMONT.

Votre excellence veut rire.

M. DE BERLAC.

Je ne ris jamais... mais je ne vous en empêche pas... je veux que le peuple s'amuse... je veux qu'il rie, fut-ce à mes dépens... cela vaut mieux que de le faire pleurer.

AIR : *Comme il m'aimait.*

Je le permets
Ayez tous de l'indépendance,
Avocats, députés, préfets,
Ayez ensemble désormais
De l'appétit, de l'éloquence,
Et même un grain de conscience;
Je le permets.

2e COUPLET.

Je le permets
Qu'un journal soit incorruptible,
Qu'un orateur parle français;
Que nos auteurs, dans leurs couplets

Aient de l'esprit, si c'est possible,
Qu'un censeur même soit sensible;
Je le permets.

Les journaux sont-ils arrivés?

Mme PRESTO.

Ils sont en bas... Vite, petite fille, les journaux de monseigneur.

M. DE BERLAC.

Ne vons donnez pas la peine... je descendrai dans la salle des voyageurs, les lire moi-même, je ne suis pas fier... En même temps je prendrai mon café.., et, de là, je me rendrai au ministère pour m'y installer. (*A M. de Noirmont.*) Vous m'y suivrez.

M. DE NOIRMONT, s'inclinant.

Monseigneur n'a pas d'autres ordres à me donner?

M. DE BERLAC.

Si vraiment... cette note qu'il faut mettre au net, et envoyer au journal ministériel... Entrez-là, dans ma chambre, (*il le prend à part, et lui dit tout bas avec mystère*) Vous trouverez tout ce qu'il faut pour écrire... M. de Noirmont, conduisez-vous bien. (*lui donnant la tabatière qu'il a reçue de M. Dufour.*) Je ne m'en tiendrai pas là... Adieu, mes enfans, adieu.

AIR : *Au marché qui vient de s'ouvrir.*
(*De la Muette de Portici.*)

TOUS.

Ah! monseigneur, ah! monseigneur!
Je suis à vous de tout mon cœur.

Mme PRESTO.

Il sera notre bienfaiteur,
Nous lui devrons notre bonheur.

JULIETTE.

Il aurait bien mieux fait ici
De m'donner Georges pour mari.

DUFOUR.

Quel talent, quelle profondeur!
Ah! quel grand administrateur.

M. DE NOIRMONT.

Celui-là fera, mes amis,
Le bonheur de notre pays.

TOUS.

Ah! monseigneur, ah! monseigneur!
{ Je suis bien votre serviteur.
{ Je suis à vous de tout mon cœur.

M. DE BERLAC.

Que je jouis de leur bonheur!...
Je suis à vous de tout mon cœur.

(*M. de Berlac entre dans la chambre du fond à droite; madame Presto dans celle du fond, à gauche; M. Dufour sort par la porte du fond, et M. de Noirmont entre dans la chambre de M. de Berlac, n° 54.*)

SCÈNE IX.

JULIETTE, puis GEORGES.

JULIETTE, seule.

Ah! mon Dieu! qu'est-ce que je viens d'apprendre?...... il avait bien besoin d'arriver au ministère et de donner une place à M. Dufour.... Pauvre Georges, qu'est-ce qu'il va devenir maintenant?

GEORGES.

Je n'en peux plus, j'ai couru tous les hôtels du quartier... ils n'ont pour locataires que des gens sages, raisonnables et sans ambition. Je n'aurais jamais cru qu'à Paris on eut tant de peine à rencontrer un fou.

(*Apercevant Juliette qui a un mouchoir sur les yeux.* Eh! mais, Juliette, qu'avez-vous? qui donc vous fait pleurer?

JULIETTE.

C'est le ministre.

GEORGES.

Le ministre! Comment, mademoiselle Juliette, vous avez des relations avec le ministre?

JULIETTE.

Hélas! oui... il est venu chez nous.

GEORGES.

Pas possible...

JULIETTE.

C'est là sa chambre, n° 54... c'est moi qui l'ai servi à table; et je lui trouvais d'abord un air si doux, si bienveillant; et je me disais : bon, çà promet... Après m'avoir dit qu'il me trouvait gentille... vous ne vous douteriez jamais de ce qu'il a fait?

GEORGES.

Quoi donc?

JULIETTE.

Il a fini par donner une place à M. Dufour, votre rival,

qui est maintenant receveur des finances à Paris, et qui va m'épouser tout de suite.

GEORGES.

M. Dufour receveur !... c'est n'est pas possible... Ah! mon Dieu! quelle idée! Comment nomme-t-on ce ministre?

JULIETTE.

Monseigneur, et votre excellence... pas autrement.

DUO.

AIR : *Quand une belle est infidèle.*
(*Des Maris garçons.*)

GEORGES.

Son excellence!

JULIETTE.

Son excellence !

GEORGES.

Et sa puissance,

JULIETTE.

Elle est immense;
Il a de l'or et des emplois.

GEORGES.

Comment de l'or?

JULIETTE.

Et des emplois,
Et pour tout le monde, je crois.

ENSEMBLE.

GEORGES.

Ah! l'aventure est piquante et nouvelle,
Si c'était lui, que dans mon zèle
Bien loin d'ici je voulais découvrir,
Et le hasard vient me l'offrir.

JULIETTE.

Ah! l'aventure est pour nous bien cruelle,
L'occasion était si belle ;
Quand la fortune à nous semblait s'offrir,
Monsieur ne veut pas la saisir.

GEORGES.

Et depuis quand est-il chez nous?

JULIETTE.

De cette nuit.

GEORGES.

Que dites-vous?

JULIETTE.

Des voyageurs voyez le livre.

GEORGES (*allant à la table et ouvrant le livre.*)

De Noirmont... de Berlac... c'est lui!...
A quel espoir mon cœur se livre.

JULIETTE.

Qu'avez-vous donc ?

GEORGES.

Je suis ravi.
Ne perdons pas de temps... à Joseph allez dire
D'amener la voiture, et de monter ici.

JULIETTE.

Mais pourquoi donc ?

GEORGES.

Plus tard, j'irai vous en instruire.
Ne craignez rien,
Tout ira bien.

REPRISE DU DUO.

Son excellence !

JULIETTE.

Son excellence !

GEORGES.

Est, je le pense,
En ma puissance...
De notre hymen
Je suis certain.

JULIETTE.

Et ce rival ?

GEORGES.

N'aura demain
Ni sa place, ni votre main.

ENSEMBLE.

GEORGES.

Ah ! l'aventure est piquante et nouvelle !
Oui, c'est bien lui, grâce à mon zèle,
Bientôt morbleu je saurai le saisir,
Notre projet doit réussir.

JULIETTE.

Ah ! l'aventure est piquante et nouvelle !
Comptez aussi sur notre zèle,
Si notre hymen par là doit réussir.
Adieu... je cours vous obéir.

(*Elle sort.*)

GEORGES, seul.

Elle n'y comprend rien.... elle a perdu la tête. Mais, en fait de tête..... voici la meilleure de toutes.... car c'est notre ministre.... je l'entends..... attention.

SCÈNE X.

M. DE NOIRMONT, GEORGES (*au fond*).

M. DE NOIRMONT sort de la chambre de M. de Berlac, il tient un papier à la main, et il a un porte-feuille sous le bras.

La note est recopiée.....et pour une entrée au ministère;

il est impossible de voir une profession de foi plus positive, et des intentions mieux prononcées.... il en arrivera ce qui pourra.—Et le journal ministériel auquel il faut l'envoyer... il n'y a pas un instant à perdre;—pour moi ça m'est égal... je tiens la faveur...je la tiens, et je m'y cramponne.

GEORGES, *avec compassion.*

C'est un accès qui commence.

M. DE NOIRMONT.

Ils me croyaient perdu; mais me voilà, je reviens.... je rentre dans la carrière...prêt à les écraser tous...et malheur à qui se trouvera sur mon passage.

GEORGES, *à part.*

Pauvre homme! c'est du délire, de la rage!... je ne le croyais pas aussi malade.

M. DE NOIRMONT, *s'asseyant auprès de la table à droite.*

Je suis donc depuis un instant secrétaire général... Secrétaire général!..., c'est bien peu...

GEORGES, *à part.*

C'est vrai... lui qui tout à l'heure était ministre...il paraît qu'il recommence...

M. DE NOIRMONT.

Mais on peut devenir conseiller d'état, directeur général... qui sait même, ministre...et pourquoi pas?

GEORGES.

Ça dépend de lui... quand il le voudra.

M. DE NOIRMONT.

Et puis ça ne m'empêche pas d'avoir un titre... un titre, c'est utile.... c'est même économique; ça tient lieu de tant de choses... et puis cela fait bien... surtout quand on ouvre les deux battans, et qu'on vous annonce.... M. le baron .... M. le vicomte.... M le duc... M. le duc!.... il y a pourtant des gens qui s'entendent appeler ainsi... des gens qui, devant leur nom, peuvent mettre ces trois lettres, D, U, C, le duc, sont-ils heureux; je paierais un pareil mot de toute ma fortune, et du repos de ma vie entière.

GEORGES, *à part.*

Si celui-là n'est pas fou !...il me faisait peur tout à l'heure, il me fait pitié maintenant; M. Frédéric a raison.... il est trop malheureux pour ne pas tâcher de le guérir.

JOSEPH, *entrant.*

(*bas à Georges*) Monsieur, la voiture est en bas.... elle est prête.

GEORGES, regardant M. de Noirmont.

C'est bien... il se calme.... il s'appaise... et le plus fort de l'accès est passé...profitons-en pour tâcher de l'emmener... (*saluant*) Monsieur...

M. DE NOIRMONT.

Qu'est-ce que c'est?

GEORGES.

Je voulais parler à M. le secrétaire général...

M. DE NOIRMONT.

C'est moi...que voulez-vous? qui vous envoie?... de quelle part?

GEORGES.

De la part... de la part de son excellence...

M. DE NOIRMONT, se levant.

Son excellence, c'est différent, qui êtes-vous?

GEORGES.

Je suis son secrétaire.

M. DE NOIRMONT, vivement.

Son secrétaire...c'est moi.

GEORGES.

Oui, secrétaire général...mais je suis moi du cabinet particulier.

M. DE NOIRMONT, *avec envie.*

Secrétaire intime! une belle place que vous avez là... une place influente... et je ne sais pas si je n'aimerais pas mieux...

GEORGES, *à part.*

C'est çà,... il va me la prendre,... il les lui faut toutes.

M. DE NOIRMONT.

Et que me veut son excellence?

GEORGES.

Elle vous attend.

M. DE NOIRMONT.

Pour aller au ministère?...

GEORGES.

Précisément: la voiture est en bas, et vous n'avez qu'à y monter.

M. DE NOIRMONT.

Je mets un cachet à cette lettre, et je suis à vous.

GEORGES, *bas à Joseph.*

Il y a des cadenas aux portières?

JOSEPH, *de même.*

Comme vous l'aviez dit.

GEORGES.

Alors, fouette, cocher, et conduis-le à cette adresse... Dix écus pour toi.

JOSEPH.

Vous pouvez être tranquille.

M. DE NOIRMONT.

Monsieur ne vient pas avec nous?

GEORGES, *à part.*

Pour aller à Charenton; merci... (*haut*) Je ne prendrai point cette liberté... Vous avez sans doute à causer de graves intérêts, et je n'ai pas une tête comme la vôtre (*à part*), grâce au ciel.

M. DE NOIRMONT.

C'est juste... Adieu, mon cher... adieu; nous nous reverrons... (*à part.*) Secrétaire intime! à son âge!... il y a des gens qui ont un bonheur insolent.

(*Il sort par le fond. Joseph le suit.*)

SCÈNE XI.

GEORGES, *seul.*

COUPLETS.

AIR : *Du Neveu de Monseigneur.*

Il est en ma puissance,
Tous nos vœux sont remplis!
Bientôt de ma prudence
L'hymen sera le prix.
J'entends ses cris,
Le voilà pris.
Serviteur,
Monseigneur,
Partez!... votre excellence
En perdant sa grandeur,
Doit assurer mon bonheur.

(*On entend rouler la voiture.*)

2e COUPLET.

Pour vous plus de puissance,
Pour vous plus de crédit;
Et mon bonheur commence
Où le vôtre finit.
Allez chercher votre raison
A Charenton...

Serviteur,
Monseigneur.
Il part, et son excellence
En perdant sa grandeur,
Vient d'assurer mon bonheur.

SCÈNE XII.

GEORGES, FRÉDÉRIC.

FRÉDÉRIC.

Eh bien ! quelles nouvelles?

GEORGES.

D'excellentes... j'ai trouvé votre homme... il roule maintenant, sous bonne escorte, dans une voiture qui va le conduire à la maison de santé dont vous m'avez donné l'adresse.

FRÉDÉRIC.

Ah! mon cher Georges, comment te témoigner ma reconnaissance ! et quelle sera la joie de sa fille!.. je la quitte à l'instant, et elle ne croyait pas avoir sitôt le bonheur de revoir son père.

GEORGES.

Ce bonheur-là ne sera pas sans mélange ; car je l'ai trouvé bien mal.

FRÉDÉRIC.

Vraiment.

GEORGES.

Oui, monsieur... le cerveau est bien malade... plus que vous ne croyez... il a même eu un accès de fureur concentrée.

FRÉDÉRIC.

Ah ! mon Dieu !... et tu n'as pas peur qu'il ne s'échappe.

GEORGES.

Impossible!.. un cadenas à chaque portière...Quand je me mêle de quelque chose..

(*On entend M. de Berlac qui, en dehors, s'écrie :*)

Ce ne sera pas ainsi... je ne veux pas cela.

FRÉDÉRIC.

O ciel! c'est lui que j'entends.

GEORGES.

Non, monsieur... vous vous trompez.

FRÉDÉRIC, regardant à la porte de la chambre du fond à droite.

Je le vois d'ici ; il monte l'escalier, en causant avec madame Presto et ta prétendue... Regarde plutôt.

GEORGES.

Je le vois bien; mais ce n'est pas celui-là...

FRÉDÉRIC.

Eh! je te dis que si... je le connais bien peut-être... c'est M. de Berlac lui-même.

GEORGES, étonné.

Monsieur de Berlac!... Ah! ça, et l'autre?

FRÉDÉRIC.

Quel autre?

GEORGES.

L'autre fou... Il faut donc qu'ils soient deux.

FRÉDÉRIC.

Que le diable t'emporte, et l'autre aussi... Mais il ne faut pas qu'il m'aperçoive.

GEORGES, lui montrant la porte du cabinet à droite.

Là.. dans ce cabinet... où vous pourrez le voir et l'entendre.

Air : *De sommeiller encore, ma chère.*

Comptez sur moi, je vous le jure,
Je suis là pour vous obéir ;
(*Seul.*) Et l'autre qui roule en voiture,
Dieu sait ce qu'il va devenir.
Ce bon monsieur, quoiqu'hélas! bien malade,
A se traiter ne songe nullement.
Et va, morbleu! grâce à mon escapade,
Être guéri par accident.

(*Frédéric est entré dans le cabinet à droite, et M. de Berlac entre par la porte du fond, à droite, avec* Mme *Presto et Juliette.*)

SCÈNE XIII.

GEORGES, JULIETTE, M. DE BERLAC, Mme PRESTO.

M. DE BERLAC, à Juliette, qu'il tient par la main.

Comment! ma chère amie, vous en aimez un autre?

Mme PRESTO.

Je demande pardon à votre excellence, que cette petite fille a été étourdie de ses bavardages.

M. DE BERLAC.

Apprenez, madame Presto, que j'aime le bavardage des petites filles... Ça me rappelle la mienne, parce qu'un ministre qui est père de famille... ça ne fait jamais de mal... ça fait penser à être sensible... et on a si peu d'occasions... Voyons, mon enfant, ne craignez rien...

GEORGES.

Qu'est-ce que disait donc M. Frédéric? Celui-là est la raison même.

M. DE BERLAC, à Juliette qui hésite..

Eh bien! vous disiez donc?

JULIETTE.

Qu'on veut me faire épouser M. Dufour, un de vos employés, que je n'aime pas.

M. DE BERLAC.

Comment! madame Presto, votre fille n'aime pas M. Dufour?... et vous voulez qu'elle l'épouse?

Mme PRESTO.

Mais, monseigneur...

M. DE BERLAC.

Voilà comme on fait de mauvais ménages!...voilà comme les accidens arrivent! comme les plus honnêtes gens du monde finissent par être... (*prenant une prise de tabac*) par être vexés!.. et exposer M. Dufour, un employé à moi... à être... un mari de ce genre-là! Je ne le veux pas... je ne veux pas qu'il y en ait un seul dans mon administration.

GEORGES, à part.

AIR : *J'ai vu le Parnasse des dames.*

Allons, il s'y met, il commence.

M. DE BERLAC.

Je ne veux plus de tels maris,
Dans les bureaux d'une excellence.

Mme PRESTO.

Ce n'est pas leur faute.

M. DE BERLAC.

Tant pis.
Je les supprime, je les chasse,
C'est à ces dames d'y penser...
Ça leur fera perdre leur place.

GEORGES, *à part.*

Jadis ça les faisait placer.

M. DE BERLAC.

Et vous qui les défendez, Mme Presto; voilà votre époux que j'ai pris comme maître d'hôtel; si je savais qu'il fût...

Mme PRESTO.

Du tout, monsieur.

M. DE BERLAC.

A la bonne heure... dès que vous en répondez... Et, au fait, elle doit le savoir mieux que personne... (*A Juliette.*)

Approchez ici... Vous n'épouserez pas M. Dufour... nous trouverons quelque autre employé... quelque surnuméraire... à qui il faille une jolie place .. et en attendant, voilà mon présent de noce. (*Voulant lui donner un anneau.*)

JULIETTE, refusant.

Oh! non, non, monseigneur.

M. DE BERLAC.

Allons donc... une misère comme celle-là... une bague de cinq ou six cents francs.

Mme PRESTO, bas à Juliette.

Apprenez, mademoiselle, qu'on ne refuse jamais un ministre.

JULIETTE.

J'aimerais mieux que monseigneur me donnât autre chose.

M. DE BERLAC.

Et quoi donc?

JULIETTE.

Une place à Georges, que voici... il devait la demander à votre excellence... et il paraît qu'il n'a pas osé.

M. DE BERLAC.

Une place?

GEORGES, à part.

Elle aurait mieux fait de prendre la bague... c'était plus sûr.

M. DE BERLAC.

Ah! il veut une place. (*Il fait approcher Georges.*) Apochez.... Quels sont vos titres?

GEORGES.

Je n'en ai pas, monseigneur.

M. DE BERLAC.

Voilà, au moins, de la franchise, et c'est rare... C'est bien, mon garçon; c'est très-bien... et à quoi es-tu bon? que sais-tu faire?

GEORGES.

Rien.

M. DE BERLAC.

Je te nomme... à la barrière de l'Etoile... inspecteur des travaux... il n'y a rien à faire...

JULIETTE.

Quel bonheur!

GEORGES.

Je vous remercie, monseigneur ; mais je n'en veux pas.

M. DE BERLAC.

Qu'entends-je...

JULIETTE.

Comment ! M. Georges, vous refusez ?

GEORGES.

Oui, mademoiselle... je n'ai pas d'ambition... je ne tiens pas aux honneurs, aux dignités... je ne tiens qu'à vous.

JULIETTE.

A la bonne heure... mais ça n'empêche pas.

M. DE BERLAC.

Jeune homme, jeune homme, donnez-moi la main... l'autre... Ce n'est plus une place que je vous offre... c'est mon amitié... vous l'avez ; et, par dessus le marché, je vous nomme chef de division.

GEORGES.

Mais, monseigneur.

M. DE BERLAC.

Conseiller d'état... directeur général.

GEORGES.

Non, non ; et cent fois non... Je n'accepte de tout cela que votre amitié.

M. DE BERLAC.

Mon amitié, sot... mais j'espère que vous prendrez quelque chose avec.

AIR *de Turenne.*

Venez toujours dîner au ministère,
Rien qu'en ami l'on vous y traitera ;
Nous vous verrons y prendre goût, j'espère.

GEORGES.

Je ne crois pas.

M. DE BERLAC.

Ça vous viendra,
Au ministère on connaît ça.
Tous ces dîneurs qui font les bons apôtres,
Sans avoir faim, prennent place au repas,
Et l'appétit vient...

GEORGES.

En mangeant.

M. DE BERLAC.

Non pas,
Mais en voyant manger les autres...
Rien qu'en voyant manger les autres.

M. DE BERLAC.

Mais, à propos d'appétit..., où est donc mon secrétaire général, M. de Noirmont?

JULIETTE, s'approchant de M. de Berlac.

Je n'osais pas en parler à monseigneur.... car nous avons cru, en bas, que c'était par son ordre qu'il venait d'être arrêté.

M. DE BERLAC.

Arrêté! qu'est-ce que cela signifie?

JULIETTE.

Ah! mon Dieu oui... : des cadenas aux portières et des hommes à cheval qui escortaient la voiture.

M. DE BERLAC.

Et de quel droit priver un citoyen de ce qu'il a de plus précieux au monde, de sa liberté? Holà! quelqu'un... (*Un domestique entre.*)

GEORGES.

Il y a sans doute des raisons.

M. DE BERLAC.

Des raisons..., il n'y en a pas; il n'y a que la loi..., la loi avant tout; je ne connais que ça...; point d'arbitraire, je n'en veux pas.

GEORGES, regardant le domestique qui est entré.

Aussi, je vais envoyer.

M. DE BERLAC.

Attendez.... il faut un ordre.... je vais le signer. *(Il va à la table, et prend du papier et une plume. Pendant ce temps, Juliette passe à gauche, à côté de Mme Presto.)* Quel honneur! quel beau privilége!... une plume, un peu de papier, trois mots: « *Mettez en liberté* », et vous sauvez un innocent, un opprimé, un honnête homme...... *Mettez en liberté*, allez.

GEORGES, qui, pendant ce temps, a parlé au domestique.

Allez.

M. DE BERLAC.

Un instant, que je lui donne l'adresse de mon ministère pour qu'il vienne m'y rejoindre de suite. *(Il écrit et donne le papier à Georges.)* Allez...

GEORGES, donnant le papier au domestique.

Allez...

M. DE BERLAC, sur le devant de la scène.

Je suis content.... une injustice réparée.... ça fait bien

pour entrer en fonctions; et je puis maintenant me rendre à mon ministère. On doit aimer à faire le bien quand on a le temps.... c'est si facile.... moi, j'en ferai souvent.... je n'aurai pas d'ennemis..., je pardonnerai toujours.... et d'abord ce pauvre Frédéric de Rinville.... *(Frédéric paraît sur la porte du cabinet.)* Me voilà ministre; c'est le moment d'avoir de l'indulgence et de lui dire : « Mon ami, une » poignée de main...; rendez-moi votre amitié, et prenez » ma fille.... je vous la donne avec des gants blancs.... un » bouquet au côté.... : c'est bien... c'est bien.... point de » remercîmens... » (*S'essuyant les yeux.*) « Pauvre en- » fant! rendez-la heureuse, et nous serons quittes. »

GEORGES.

Ah! l'honnête homme.

M. DE BERLAC.

Qu'est-ce que c'est?

GEORGES.

Rien, monseigneur.

M. DE BERLAC.

J'ai dit à M. de Noirmont de me rejoindre au ministère. (*A Juliette.*) Voilà votre mari..... (*à Mme Presto.*) Vous congédierez Dufour.... Moi, on m'attend..., je vais à mon audience.

Mme PRESTO.

Et la voiture de monseigneur.

M. DE BERLAC.

Point de voiture ..; il est beau d'entrer au ministère à pied... avec le parapluie à canne, et d'en sortir de même. Donnez-moi le parapluie à canne *(Georges lui donne le parapluie)*, il est de rigueur; car, là aussi, il y a des orages..: Adieu, mes amis, je vous reverrai ici, après mon audience... Je reviendrai dîner.

Mme PRESTO, accompagnant M. de Berlac qui sort.

Ah! quel honneur pour moi! Vous pouvez être sûr que le dîner le plus fin et le plus délicat..., un dîner de ministre...; rien que des truffes.

M. DE BERLAC, revenant avec colère.

Des truffes!... Qui est-ce qui a dit des truffes?... Point de truffes.... les malheureuses!... elles ont causé dans l'état trop de désordre.... trop d'abus... sans compter les indigestions... : je n'en veux point sous mon ministère..... je les destitue.

Mme PRESTO.

Destituer les truffes! qu'allons-nous devenir?

M. DE BERLAC.

Je ferme la bouche aux mécontens.... aux envieux..

GEORGES.

Ils l'ouvriront encore pour crier...c'est changer les idées reçues.

Mme PRESTO.

Bouleverser tous les repas.

GEORGES.

Soulever contre vous tous les appétits de la grande propriété.

M. DE BERLAC, rêvant.

C'est possible... (*à Georges*) vous me ferez un rapport là-dessus; *(à part)* au fait, il faut marcher avec le siècle... et nous vivons dans un siècle truffé...D'ailleurs, si je les destitue... qu'est-ce que je mettrai à leur place?...je ne vois que les... qui sont bien insuffisantes pour les besoins de la civilisation.... j'y songerai ... *(à Georges)* Le porte-feuille.... (*Georges lui donne un porte-feuille.*) Vous ferez votre rapport. *(à Mme Presto)* Vous congédierez Dufour..... Adieu, mes enfans, adieu... j'y songerai.

(Il sort par le fond, Juliette et Mme Presto sortent avec lui.)

SCENE XIV.

FRÉDÉRIC, GEORGES.

GEORGES, à Frédéric qui sort du cabinet.

Eh bien! monsieur, vous avez tout entendu, faut-il vous suivre.

FRÉDÉRIC.

Non....en l'écoutant, j'ai changé d'idée. — Cet excellent homme, qui me pardonne, qui me donne sa fille, parce qu'il est ministre, et je lui ôterais une place dont il fait un si bon usage!...je l'empêcherais d'être heureux!

GEORGES.

Ce serait bien ingrat.

FRÉDÉRIC.

Qu'est-ce que nous gagnerions à le guérir?...il rêve, c'est vrai; mais ce sont les rêves d'un homme de bien...pourquoi le réveiller?

GEORGES.

Vous avez raison...c'est là de l'humanité, de la bonn

philosophie...laissons-lui son erreur et son porte-feuille, et qu'il dorme tranquillement : c'est si rare quand on est ministre.

FRÉDÉRIC.

Je vais retrouver sa fille...lui faire part de mes nouveaux projets; et si elle les approuve, je viens sur-le-champ les mettre à exécution.

GEORGES.

Et je suis là ponr vous seconder.

(Frédéric sort par la porte du fond, à droite.)

SCENE XV.

GEORGES, DUFOUR, entrant avec Mme PRESTO et JULIETTE.

DUFOUR.

Quoi! madame, refuser de signer ce bail et ce contrat?

JULIETTE.

C'est le ministre qui ne veut pas.

Mme PRESTO.

Oui, le ministre ne veut pas.

AIR : *Honneur, honneur et gloire.*
(DE LA MUETTE.)

JULIETTE.

Ici son excellence
Dispose de ma foi,
Et d'une autre alliance
Nous impose la loi.

Mme PRESTO.

Oui, c'est son excellence
Qui s'intéresse à nous;
George a la préférence,
Et sera son époux.

ENSEMBLE.

GEORGES.

Oui, c'est son excellence
Qui s'intéresse à nous;
J'obtiens la préférence,
Je serai son époux.

DUFOUR.

Quelle insolence et quelle audace!
Combien j'enrage...c'est égal...
Faisons, pour conserver ma place,
Des complimens à mon rival.

TOUS.

ENSEMBLE.

Oui, c'est son excellence
Qui s'intéresse à nous;
George a la / J'obtiens la } préférence,
Et sera son / mon / Je serai son } époux.

DUFOUR.

Oui, de son excellence
Redoutons le courroux....
George a la préférence,
Il sera son époux.

SCENE XVI.

Les précédens, M. DE NOIRMONT *.

M. DE NOIRMONT, entrant par le fond.

C'est une horreur! c'est une indignité... se jouer de moi à ce point!

DUFOUR.

Qu'y a-t-il donc?

M. DE NOIRMONT.

D'abord un rapt... un enlèvement.

Mme PRESTO.

Nous le savions... mais cela n'a pas eu de suites.

M. DE NOIRMONT.

Au contraire... me conduire dans une maison où l'on m'a donné des douches.

DUFOUR.

Des douches!

M. DE NOIRMONT.

Comme j'ai l'honneur de vous le dire... une, deux.

JULIETTE.

Et l'ordre de mise en liberté que monseigneur avait signé?

GEORGES.

Et que je me suis empressé d'expédier.

M. DE NOIRMONT.

Empressé... joliment : il n'est arrivé qu'à la troisième... et dans ma fureur, j'aurais tué tout le monde... si je n'avais eu peur de faire attendre son excellence, qui me donnait

---

* Georges, Dufour, M. de Noirmont, Juliette, Mme Presto.

rendez-vous à son ministère... j'y cours... et là, ce que j'apprends est encore pire.

TOUS.

Qu'y a-t-il donc ?

M. DE NOIRMONT.

Il y a que je suis compromis... que vous êtes compromis... que nous sommes tous compromis.

TOUS.

Expliquez-vous.

M. DE NOIRMONT.

Je monte d'abord au cabinet du secrétaire-général pour m'y installer... je le trouve occupé par un compétiteur... qui me demande ce que je voulais, parbleu ! ce que je voulais c'était sa place... mais en fonctionnaire obstiné, il refuse de s'en dessaisir... et c'est pour le mettre à la raison que je m'élance avec lui dans le cabinet du ministre.

TOUS.

Eh bien !

M. DE NOIRMONT.

Eh bien! voici bien un autre incident... le ministre n'était pas ministre.

TOUS.

Comment ?

M. DE NOIRMONT.

C'en était bien un... mais ce n'était pas le nôtre.

TOUS.

O ciel !

GEORGES, à part.

Voilà le réveil qui commence.

M. DE NOIRMONT.

Troublé à cette vue, je me courbe jusqu'à terre pour me donner une contenance; et, balbutiant quelques mots d'excuse, je sors au milieu des chuchotemens, des éclats de rire... et des politesses de mon confrère l'usurpateur, qui me reconduit jusqu'à la porte pour la fermer sur moi.

M. DUFOUR.

Et l'autre excellence ?

M. DE NOIRMONT.

L'autre excellence s'était moquée de nous... je l'ai rencontrée dans un corridor, se disputant avec un garçon de bureau qui ne voulait pas le laisser entrer... vous entendez bien que j'ai filé sans le voir, et sans le saluer.

Air : *Le soleil va paraître.* (*De la Muette de Portici.*)

TOUS.

Ah ! c'est affreux ! une telle disgrâce,
Compromet tous nos intérêts.

ENSEMBLE.

M. DE NOIRMONT.

C'est, grâce à lui, que je me vois sans place,
Et c'est pour lui que je me compromets.

GEORGES.

Pauvre Dufour ! il en perdra sa place.
Ah ! s'il pouvait encor payer les frais.

DUFOUR.

C'est votre faute ; et, si je perds ma place,
Nous plaiderons, et vous paierez les frais.

Mme PRESTO et JULIETTE.

Tout est perdu, Georges perdra sa place.
Nous plaiderons, et je paierai les frais.

Mme PRESTO.

Écoutez-moi.

DUFOUR.

Non... j'enrage.
Plus de bail, plus de mariage.

GEORGES.

Quel réveil !

JULIETTE.

Quel dommage !

Mme PRESTO.

Mais je le vois... Oui, c'est lui,
Il ose encor venir ici.

SCENE XVII.

Les précédens ; M. DE BERLAC *, *qui entre en rêvant.*

TOUS, *allant au-devant de lui et l'entourant.*

Ah ! c'est affreux ! une telle disgrace
Menace tous nos intérêts :
C'est, grâce à vous, que je me vois sans place,
Et c'est pour vous que je me compromets.

M. DE BERLAC, sortant de sa rêverie.

Qu'est-ce que c'est?... des regrets, des murmures... des amis qui me plaignent, qui se désolent.

GEORGES.

Il voit tout en beau.

M. DE BERLAC.

Vous êtes mécontens... pourquoi cela ?... Je ne le suis

* Georges, Juliette, M. de Noirmont, M. de Berlac, Mme Presto, Dufour.

pas moi, parce que je suis philosophe, c'est-à-dire destitué.

TOUS.

Destitué !

M. DE BERLAC.

Oui, mes enfans, j'ai été nommé... j'ai été ministre vingt-quatre heures... je ne le suis plus... cela peut arriver à tout le monde.

DUFOUR.

Et ceux que vous avez nommés ?... ceux que vous avez placés ?

M. DE BERLAC.

Rassurez-vous; ils partagent mon sort; ils partent avec moi.

M. DE NOIRMONT.

Partir... partir... comme c'est agréable... ! Et qui vous priait de me nommer secrétaire général... Vous l'avais-je demandé ?

DUFOUR.

Et moi, avais-je besoin de votre recette ?... Quand on est indépendant par sa fortune... et son caractère... on n'a que faire d'aller s'exposer... J'en perdrai peut-être ma place au Mont-de-Piété.

Mme PRESTO.

Et moi, qui ai refusé une affaire superbe..... un bail que monsieur me proposait; je me vois obligée de plaider; et c'est vous qui êtes cause de tout... (*Ils se retirent tous au fond du théâtre; M. de Berlac est seul sur le devant, Georges auprès de lui.*)

M. DE BERLAC.

Les ingrats!...ils sont tous les mêmes...allez, vils roseaux que courbait le vent de la faveur...relevez-vous, le vent ne souffle plus *(à Georges)* et toi.., eh bien, tu restes là... tu ne t'éloignes pas ?

GEORGES.

Non, monseigneur...je suis courtisan du malheur, je lui suis fidèle

M. DE BERLAC.

Ce n'est pas un roseau celui-là...c'est un chêne, qui prend racine dans le terrain de la disgrâce, je n'oublierai pas ton dévouement, et si jamais je reviens aux grandeurs...

GEORGES.

Je serais encore le même.

M. DE BERLAC.

Tu as raison... tu n'as besoin de rien ... seul et unique de ton espèce, tu n'as qu'à te montrer pour de l'argent, et ta fortune est faite... la mienne aussi; car je reviendrai aux honneurs...il me faut une place...j'emploierai mes amis.. mon crédit...

MM. DE NOIRMONT ET DUFOUR.

Oui... il est joli.

Mme PRESTO.

Je lui conseille de s'y fier.

SCENE XVIII.

LES PRÉCÉDENS, FRÉDÉRIC.

FRÉDÉRIC.

M. de Berlac... Monsieur de Berlac, où est-il?

M. DE BERLAC.

Frédéric de Rinville!

FRÉDÉRIC.

Lui-même, qui est impatient de vous embrasser.

M. DE BERLAC.

Ce matin, Monsieur, j'étais puissant... j'étais ministre; je pouvais vous revoir et vous pardonner... mais maintenant...

FRÉDÉRIC.

Maintenant plus que jamais... il y a bien d'autres nouvelles.

M. DE BERLAC.

Il serait possible!

FRÉDÉRIC.

On vous a enlevé votre place de ministre, parce qu'on vous en destinait une bien autrement importante dans les circonstances actuelles... une place qui réclamait tous vos talens et votre adresse... on vous nomme ambassadeur à Constantinople.

M. DE BERLAC.

Moi!

TOUS, s'approchant de M. de Berlac.

Ambassadeur!*

* Juliette, Georges, Frédéric, M. de Berlac, M de Noirmont, Mme Presto, M. Dufour.

M. DE BERLAC.

Mon cher Frédéric... mes amis... mon gendre!... ambassadeur....! ~~je m'en doutais....~~ ambassadeur à Constantinople!

GEORGES.

Au moment où ils reviennent tous... au moment où la guerre est déclarée... voilà l'extraordinaire, le beau, le sublime... voilà qui prouve la confiance que l'on a en vous.

M. DE BERLAC.

Elle ne sera pas trompée... ambassadeur à Constantinople!

AIR : *Connaissez mieux le grand Eugène.*

Je pars.... l'espoir me donnera des ailes,
La Grèce attend, et les Russes sont là :
Notre vaisseau franchit les Dardanelles;
A mon nom seul je vois fuir le pacha ;
Jusqu'à *Isamboul* j'arrive... me voilà
Sultan Mahmoud, il faut que çà finissse;
Résignez-vous, ou je repars soudain...
Vous entendrez la raison, la justice,
Ou le canon de Navarin.

FRÉDÉRIC.

Ma voiture est en bas; et il faut avant tout remercier le ministre qui nous attend, et qui n'a rien à refuser.

DUFOUR ET Mme PRESTO.

Il serait possible! ah, monseigneur!

M. DE BERLAC, les regardant.

La girouette a tourné... le vent de la prospérité souffle de nouveau, et le roseau reprend son pli. (*Voyant qu'ils saluent*) C'est çà... c'est ça... inclinez-vous... je devrais vous abaisser plus encore; mais ça n'est pas possible. Faites vos pétitions, je les présenterai.

DUFOUR ET Mme PRESTO.

Ah! monseigneur... (*M. Dufour et madame Presto vont à la table à droite, et écrivent leur pétition.*)

M. DE BERLAC.

Et vous aussi, M. de Noirmont.

M. DE NOIRMONT.

Vous ne me connaissez pas, monsieur, et bientôt vous saurez ce que je pense.

M. DE BERLAC.

De la fierté... c'est bien.

M. DE NOIRMONT.

Je prie seulement votre excellence de jeter les yeux sur ce mémoire. (*Ils se retirent un peu vers le fond, à gauche. Pendant que M. de Berlac parcourt le mémoire, Georges s'approche de Frédéric, et lui dit à voix basse.*)

GEORGES.

Ah ça, monsieur, d'où nous vient cette ambassade?

FRÉDÉRIC, se touchant le front.

De là... J'ai vu Emilie... elle consent à un projet qui fait le bonheur de son père et le nôtre... Le ministre a tout appris... il nous secondera... et au moment de nous embarquer à Marseille, nous serons nommés à d'autres ambassades... et de capitale en capitale...

GEORGES.

Je comprends... nous voyagerons ainsi gaîment en famille...

FRÉDÉRIC.

Tant que durera sa folie.

GEORGES.

Oui... le tour de l'Europe.

M. DE NOIRMONT, à M. de Berlac qui a fermé le mémoire.

Vous y voyez, monsieur, que je ne veux rien, que je ne demande rien au ministre.

M. DE BERLAC.

C'est trop juste, et vous êtes sûr de l'obtenir.

M. DE NOIRMONT.

Mais vous allez courir des dangers... je demande à les partager, à ne point quitter l'ambassadeur.

M. DE BERLAC.

Un pareil dévouement vous rend mon estime, et ma faveur... je vous nomme secrétaire d'ambassade.

M. DE NOIRMONT.

Ah! monseigneur!

GEORGES, bas à Frédéric.

Celui-là est incurable... les douches n'y feraient rien... et je vous conseille de le laisser aller à Constantinople.

Mme PRESTO, se levant et présentant sa pétition à M. de Berlac.

Voici ma pétition.

DUFOUR, de même.

Voici la mienne.

M. DE BERLAC.

C'est bien... mais je vous ai entendu parler de procès... je n'en veux pas... je supprime les procès, les huissiers, les procureurs... il faut que tout le monde se donne la main. (*A Dufour*) Donnez la main à madame (*désignant madame Presto.*) (*A Georges*) Vous, à mademoiselle (*montrant Juliette.*) (*A Frédéric, et à M. de Noirmont*) Et nous aussi... (*Il leur donne la main*) là...

FRÉDÉRIC, à Georges.

Eh bien! quel est le plus fou d'eux tous?

GEORGES, les regardant.

Je n'en sais rien; mais, à coup sûr (*montrant M. de Berlac*) ce n'est pas celui-là.

CHŒUR FINAL.

AIR : *Au marché qui vient de s'ouvrir.*

TOUS.

Ah, monseigneur! ah, monseigneur!
Je suis à vous de tout mon cœur!

FIN.

